

Laval théologique et philosophique



KANT, Emmanuel, *Œuvres philosophiques*. Tome I. *Des premiers écrits à la « Critique de la raison pure »*; KANT, Emmanuel, *Œuvres philosophiques*. Tome II. *Des Prolégomènes aux écrits de 1791*; KANT, Emmanuel, *Œuvres philosophiques*. Tome III. *Les derniers écrits*

Jean Grondin

Volume 43, Number 2, juin 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400306ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400306ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grondin, J. (1987). Review of [KANT, Emmanuel, *Œuvres philosophiques*. Tome I. *Des premiers écrits à la « Critique de la raison pure »*; KANT, Emmanuel, *Œuvres philosophiques*. Tome II. *Des Prolégomènes aux écrits de 1791*; KANT, Emmanuel, *Œuvres philosophiques*. Tome III. *Les derniers écrits*]. *Laval théologique et philosophique*, 43(2), 255–258. <https://doi.org/10.7202/400306ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

□ recensions

Emmanuel KANT, **Œuvres philosophiques**. Tome I : **Des premiers écrits à la « Critique de la raison pure »**, 1980, 1795 pages. Tome II : **Des Prolégomènes aux écrits de 1791**, 1985, 1603 pages. Tome III : **Les derniers écrits**, 1986, 1561 pages. Édition publiée sous la direction de Ferdinand ALQUIÉ. Coll. : « Bibliothèque de la Pléiade ». Paris, Éditions Gallimard.

Il s'agira moins ici de rendre compte de cette étincelante édition des *Œuvres* de Kant que de lui rendre hommage. Rendre hommage d'abord à son directeur, Ferdinand Alquié, disparu le 28 février 1985, spécialiste du rationalisme, qu'est toute philosophie, et, partant, de Kant. Il a su s'entourer d'une excellente équipe de traducteurs qui ont contribué à faire de cette édition la présentation la plus complète et la plus réussie d'un philosophe allemand en langue française. Son but, ou son pari, qui sera tenu, consiste à rendre accessible en trois tomes, et pour la Pléiade cela signifie en un tout petit peu moins de 5,000 pages, donc l'équivalent de dix tomes pour une autre collection, l'essentiel des œuvres de Kant, lesquelles comprennent maintenant vingt-sept tomes dans l'édition de l'académie de Berlin. Comme l'annonce son titre, la Pléiade n'a retenu que les œuvres proprement philosophiques, excluant les travaux de physique, d'astronomie et de géographie. Une seule exception viendra confirmer cette règle : *l'Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, dont seront traduits quelques extraits. Ne disposant que de trois tomes, et c'est déjà beaucoup, Alquié a choisi de privilégier les œuvres achevées et d'écarter, sauf pour des extraits, les notes manuscrites (les *Reflexionen*, l'*Opus postumum*), la correspondance et les cours édités après la mort de Kant (on a traduit *l'Anthropologie* et la *Pédagogie*, mais non la *Logique*, les trois cours parus du vivant de Kant, de même que des passages du cours de *Métaphysique*, publié pour la première fois en 1883-1884). Afin de ne pas laisser ignorer au lecteur les pages qui n'ont pu être retenues en cette édition, l'éditeur ou ses collaborateurs ont résumé brièvement, à leur date, le contenu des textes non traduits.

À leur date, puisque cette édition suit rigoureusement l'ordre chronologique de parution des travaux du philosophe. Nous y saluons l'un de ses plus grands mérites. Il est maintenant possible en français de parcourir dans sa continuité, ou sa discontinuité, la progression temporelle de la pensée kantienne. Pour ne citer qu'un exemple de cette pratique et de la rigueur philosophique de cette édition, les lettres à Lambert du 2 septembre 1770 et à Herz du 21 février 1772 seront traduites après la *Dissertation de 1770*, tout juste avant les extraits du cours de métaphysique, qui date de la fin des années soixante-dix, et qui précède le texte de la *Critique de la raison pure* (*C.R.P.*). Dans l'édition de l'académie, la *Dissertation* figure dans le tome II, les lettres dans le tome X, le cours de métaphysique dans le tome XXVIII et la *C.R.P.* dans les tomes III et IV ! La reprise de la pagination de l'académie en marge de tous les textes, autre très heureuse initiative, met le lecteur à même de se référer facilement à l'édition allemande la plus citée. Pour la *C.R.P.*, on a en outre reproduit la pagination des éditions originales de 1781 et 1787, la plus citée dans son cas. Le respect de l'ordre chronologique dans l'édition Alquié s'accompagne d'un autre avantage inestimable : chaque « période » de la pensée de Kant fera l'objet d'une éclairante introduction par F. Alquié. En voici la répartition : I.1. les premiers écrits (1747-1762); I.2. les écrits de 1763; I.3. des observations sur le beau et le sublime à l'étude des rêves d'un visionnaire (1764-1766); I.4. la position du problème critique

(1767-1780); I.5. la *C.R.P.*; II.1. les écrits de 1783-1784; II.2. les écrits de 1785; II.3. les écrits de 1786 à 1788; II.4. la *Critique de la raison pratique*; II.5. les écrits de 1789 et la *Critique de la faculté de juger*; II.6. les écrits de 1790-1791; III.1. les écrits de 1792-1793; III.2. des réflexions sur la fin de toutes choses à l'examen d'un prétendu droit de mentir par humanité; III.3. la *Métaphysique des mœurs* et le *Conflit des facultés*; III.4. anthropologie et pédagogie; III.5. œuvres inachevées. Distribution qui nuance considérablement l'habituelle et artificielle distinction de quatre périodes (rationaliste, empiriste, critique et doctrinale) chez Kant et qui nous vaut pas moins de seize introductions qui délimitent avec concision et objectivité le contexte historique de chacune des étapes de la méditation kantienne. Leur propos ne consiste pas à interpréter la pensée de l'auteur (une édition de Kant n'est pas une thèse sur Kant, répète inlassablement Alquié), mais à introduire le lecteur au texte lui-même. Justement parce que la pensée de Kant aura été l'occasion des interprétations les plus diverses, l'éditeur a voulu prendre un recul par rapport au texte, comme pour lui permettre de mieux avancer par lui-même, sans médiation herméneutique autre que celle de la traduction.

Les traductions des œuvres sont nouvelles, à une très légitime exception près, la canonique traduction des *Fondements* de Delbos ayant été reprise avec quelques remaniements. Elles ont été confiées à des connaisseurs aguerris du kantisme en France : A.J.L. Delamarre, J. Ferrari, L. Ferry, F. De Gandt, P. Jalabert, J.R. Ladmiral, M.B. de Launay, B. Lortholary, F. Marty, Y. Masson, O. Masson, A. Philonenko, A. Renaut, J. Rivelaygue, J.-M. Vaysse, H. Wismann et S. Zac. F. Alquié, qui s'est borné à traduire la *Dissertation de 1770* et à retoucher la traduction Delbos des *Fondements*, a coordonné les travaux de cette équipe, se permettant de modifier certains détails de traduction et, tâche indispensable, d'unifier le style et le vocabulaire de l'ensemble des textes. Indiquons les ouvrages qui sont, à notre connaissance, traduits pour la première fois en français : dans le tome I, la *Nova Dilucidatio*, les extraits de l'*Histoire générale et théorie du ciel* (traduction originale en 1980, mais une traduction intégrale de ce livre a paru chez Vrin en 1984), des lettres à Mendelssohn et Lambert (où l'on rencontre la première apparition du terme phénoménologie en philosophie); le tome II, des lettres à Garve, Reinhold et Herz (cette dernière étant une réponse à l'ouvrage de Maïmon, *Essai sur la philosophie transcendente*, très éclairante pour qui veut comprendre la réaction de Kant vis-à-vis de l'idéalisme allemand en général); le tome III, les lettres à Fichte de 1792-3, la recension de l'ouvrage de Sommering sur l'âme, deux lettres à Tieftrunk et la Déclaration à l'égard de la doctrine de la science de Fichte. Il ne saurait être question dans ces colonnes de rendre justice à 5,000 pages de traductions ou de signaler quelques-unes de ses imperfections. Il est certain que la fraîcheur de ces traductions viendra secouer quelques habitudes invétérées. Cela se remarque déjà dans quelques titres : l'intitulé « D'un ton grand seigneur adopté naguère en philosophie » devient dans la traduction Renaut « Sur un ton supérieur nouvellement pris en philosophie », et A. Delamarre restitue à la « Réponse à Eberhard » son titre original, « Sur une découverte selon laquelle toute nouvelle critique de la raison pure serait rendue superflue par une plus ancienne ». L'*Aufklärung* ne se définit plus par « la sortie de l'homme de sa minorité dont il est lui-même responsable » (trad. Piobetta), mais par « la sortie de l'homme hors de l'état de minorité, où il se maintient par sa propre faute » (II, 209), traduction qui est cependant un peu moins littérale que celle de Piobetta.

Le texte de Kant a été annoté par les traducteurs. Ces notes, d'une utilité certaine et le plus souvent d'une remarquable érudition, se contentent, à l'instar des introductions d'Alquié et conformément à ses directives, d'éclairer le texte, se gardant de toute interprétation subjective. Directive, et il serait assez dérisoire d'espérer le contraire, qui a été plus ou moins respectée par certains traducteurs, mais sans jamais exagérer. Tout est là en vue de faciliter l'intelligibilité du texte et nul ne s'en plaindra.

On constate avec bonheur que le vocabulaire des traductions de Kant, pour reprendre une expression employée par ceux qui ont recensé les premiers tomes de l'édition Alquié, s'est peu à peu « stabilisé » au fil des années. Les grandes œuvres de Kant ayant déjà été traduites au moins deux ou trois fois, le texte français prend une allure de plus en plus assurée. Les disputes philologiques n'auront jamais de fin, mais l'on se réjouit des consensus que l'expérience a fait naître dans la traduction de l'allemand de Kant, dont la syntaxe est pourtant très capricieuse. De ce point de vue, Kant est de loin le philosophe allemand le plus adéquatement traduit à l'heure actuelle. Les traductions des ouvrages de Hegel, Nietzsche ou Heidegger, pour ne nommer que trois des penseurs les plus actuels en philosophie française, restent très déficientes et très controversées, à telle enseigne que certaines de leurs plus récentes traductions sont boudées par quelques commentateurs. Leur texte se sera peut-être stabilisé quand ces philosophes feront, après Platon et Kant, leur entrée au firmament de la Pléiade. Jour qui pourrait n'être pas très loin pour Hegel, il nous semble. Il commence à y avoir assez de spécialistes francophones de sa pensée pour rendre envisageable l'entreprise d'une traduction de ses œuvres fondamentales par une équipe de chercheurs, comme cela vient d'être accompli avec Kant. Et qu'est-il arrivé, au juste, au très nécessaire projet d'une traduction collective des œuvres d'Aristote dans la Pléiade ? Mais retournons à Kant.

Le hasard des publications y est pour quelque chose, mais la tomainson de cette édition obéit à une logique stupéfiante. Alors que le tome premier embrasse les premiers écrits et la *C.R.P.*, donc la genèse et la conquête du point de vue critique, le tome second (1781-1791), peut-être la meilleure aubaine de cette édition puisqu'elle recèle les quatre ouvrages les plus classiques de Kant après la *C.R.P.* (les *Prolégomènes*, les *Fondements* et les deux dernières *Critiques*) ainsi que les opuscules importants de la philosophie de l'histoire, s'intéresse à l'extension de la philosophie critique aux domaines de la morale, de la science de la nature (nous pensons aux *Anfangsgründe* de 1786), de la téléologie, de l'esthétique, de l'histoire et de la théodicée. Le troisième tome, enfin, livre la pensée « post-critique » de Kant, celle qui promettait d'être doctrinale, et qui, Dieu merci, ne l'aura presque pas été. Notons la place importante et justifiée que réserve ce troisième tome à Fichte : la Déclaration contre Fichte de même que les lettres à Fichte de 1792-1793 (mais non celle de 1797) ont été traduites par J. Rivelaygue, tandis que les fichtéens Philonenko, Ferry et Renaut ont traduit, donc commenté, quelques-uns des écrits religieux et politiques des années 1790. Le renouveau des recherches fichtéennes en France vient donc enrichir l'intelligence de la dernière pensée de Kant, de plus en plus préoccupée par les questions systématiques et politiques qu'elle avait fait éclore chez les premiers penseurs de l'idéalisme allemand. Le dernier Kant, disait Nicholas Rescher lors du dernier Kant-Congress en 1985, aura sans doute été le premier post-kantien.

À propos du rapport de Kant à Fichte, on nous permettra une petite remarque critique. L'édition Alquié avait promis de mentionner, voire de résumer tous les écrits de Kant qui n'ont pu être traduits. Le texte a plus ou moins d'importance, mais on a omis d'attirer l'attention sur la réponse publique de Kant à Schlettwein, qui parut en 1797, comme la déclaration contre Fichte, sous la forme d'une lettre ouverte. Kant y proclame que c'est le pasteur Schulz, et non Beck ou Fichte, qui est l'interprète le plus autorisé de sa pensée. Ce texte se trouve pourtant tout juste avant la déclaration au sujet de Fichte dans le tome XII de l'édition de l'académie (dans la section « Déclarations publiques »).

Chaque tome se termine par une bibliographie passablement fouillée des études sur Kant citées dans les notes et s'ouvre sur une chronologie de la vie de Kant, correspondant aux années couvertes par chacun des volumes. Chronologie, rédigée par Alquié, si détaillée qu'elle surclasse bien des biographies. Certains mythes en sortiront ébranlés. Notamment la légende selon laquelle le penseur ne serait jamais sorti de Königsberg, Kant ayant eu à exercer son métier de

précepteur en Lituanie entre 1746 et 1755. Il aurait aussi quitté sa ville natale, mais jamais pour très longtemps, par la suite. Alquié rappelle que Kant a refusé plusieurs offres de professorat à Jena et Erlangen, qui n'étaient pas des universités de second ordre, entre 1764 et 1769, dont une chaire d'art poétique, ce qui n'est pas si mal pour un auteur dont le style en a exaspéré plus d'un. Le philosophe a aussi été recteur de son université, comme l'ont été après lui les Fichte, Hegel, Dilthey, Heidegger, Gadamer et Horkheimer, en 1786 et 1788, période de grande notoriété et d'une exceptionnelle productivité philosophique pour Kant. L'auteur du *Conflit des facultés* (1798) parlait donc en connaissance de cause. La légende (?) de l'interruption de la promenade quotidienne en 1789 suite à l'annonce de la révolution française (dont Kant dira en 1798 qu'elle « trouve dans les esprits de tous les spectateurs une prise de position, au niveau de ses souhaits, qui confine à l'enthousiasme », tome III, p. 895) et en 1762 à cause de la lecture de l'*Émile* (qui venait de paraître la même année, donc Kant lisait le français et il était au fait des ouvrages français les plus récents) sera aussi relatée. On lit aussi que, selon certaines rumeurs, Kant aurait songé à se marier en 1770. *Critique de la raison pure* mise à part, pas surprenant, aimerait-on penser, qu'il n'ait à peu près pas publié de 1770 à 1781 ! Décidément, la Pléiade a tout mis en œuvre pour nous rendre Kant plus accessible. Merci et bravo à Ferdinand Alquié.

Jean GRONDIN

Étienne DE LA BOÉTIE, **Discours de la servitude volontaire**, (modernisation, présentation et commentaire de Gérald Allard). Collection « PHILOSOPHIE », Les Éditions Le Griffon d'argile, Ste-Foy, 1985, 192 pages (21cm × 14cm).

Le discours de la servitude volontaire est une œuvre qui renaît constamment de ses cendres. Qu'elle re-naisse ici, en ces années et de cette manière, n'est pas sans importance. Cela apparaît comme une invitation à réfléchir sur son actualité. Nous en résumons les grandes lignes et nous livrons nos commentaires sur cette nouvelle édition.

Dans ce discours, Étienne de la Boétie constate la tension dans l'homme entre le désir de servitude et l'appel de la liberté. Il voit dans l'amitié le modèle permettant d'assumer cette tension et dans la tyrannie l'antimodèle ou la polarisation de cette tension. Pourquoi, en effet, tant d'hommes endurent-ils un tyran qui n'a d'autre puissance que celle qu'ils lui donnent ? Si une telle soumission peut être explicable lorsqu'il s'agit de reconnaissance ou d'amitié, elle peut être un problème en d'autres circonstances. Il ne sera alors plus question d'obéissance mais de servitude, ni de gouvernement mais de tyrannie. Or le tyran n'est pas homme à mériter notre reconnaissance, ni homme capable d'amitié. Pourtant les hommes sont toujours prêts à sacrifier leur liberté pour le servir comme s'ils ne désiraient pas ce bien. Le peuple est alors soumis aux caprices d'un seul qui n'a de force que parce qu'il est soutenu. Selon la Boétie, il ne s'agit pas de combattre cet homme mais de ne plus le soutenir. Car la liberté est naturelle à l'homme, seul être né pour vivre indépendant, mais il est aussi naturel d'obéir à ses parents et de « s'entreconnaître » comme compagnons ayant des dispositions différentes. Un tel compagnonnage n'est cependant pas la servitude.

Il existe trois sortes de tyran selon que celui-ci a obtenu le pouvoir par l'élection du peuple, par la force des armes ou par la succession héréditaire. S'il y a des différences entre ces tyrannies, il n'y a aucun choix possible parce que tout tyran contraint ou abuse les hommes afin de les assujettir. Au début de la tyrannie, les hommes servent parce qu'ils sont contraints ; ensuite, les hommes qui naissent sous ce joug l'acceptent. Il est aussi dans la nature de l'homme de prendre le pli que l'éducation lui donne. Ce qui fait que, bien souvent, les hommes n'ont pas conscience d'être assujettis. La première cause de la servitude volontaire est d'ailleurs la coutume et si la